

01. AN 01, I'

1971. France. PR : Jacques Doillon. RÉ : Jacques Doillon & (non crédité) Gédé. SC, AD & DIAL : Gédé, d'après sa bande dessinée éponyme. IM : Renan Pollès (N&B). SON : Georges Jacquinet & Jean Charrière. MIX : Jacques Orth. MUS : François Béranger & Jean-Marie Desuzeau. LYR : Gédé. MONT : Noëlle Boisson & (non crédité) Jacques Doillon, assistés de Zoé Durouchoux & Jean-François Goyet. ASS RÉ : Jean-Jacques Schakmundes. PR : UZ Productions. DIST : Les Cinémas Associés. DÉB : 11/09/1971¹. PP : 22/02/1973. DUR : 88 mn. Titre alternatif : *L'An Zéro Un*.

1. Soit trente ans jour pour jour avant les attentats du 11 Septembre et la chute des Twin Towers !. La coïncidence est remarquable.

La séquence « new yorkaise » (« Wall Street ») a été réalisée par Alain Resnais, assisté d'Edward Folger, et l'épisode « africain » par Jean Rouch.

AVEC : Josiane Balasko (une cycliste & une sondée), François Béranger (un chanteur), Georges Bernier [= Professeur Choron] (un conspirateur), Xavier Bonastre (un passant), Madeleine Bouchez (la vieille dame), Claire Brettecher (la conspiratrice), Cabu & François Cavanna (deux conspirateurs), Véronique Colucci (une dactylo), Coluche (le chef de bureau), Albert Delpy (l'homme à l'enfant), Gérard Depardieu (le jeune homme à la gare), Lee Falk (le banquier américain à Wall Street), Jean-Paul Farré (le pompiste), Marcel Gassouk (le père du chef de bureau), Gédé (un conspirateur), Marcel Gotlib (le gardien de prison), Henri Guybet (le jeune homme au lit), Jacques Higelin (le joueur de banjo), Gérard Jugnot (le mangeur d'agropyrum), Nelly Kaplan (la passante interloquée), Daniel Laloux (un publicitaire), Martin Lamotte (l'homme qui voudrait des papiers d'identité pour un an), Patrice Leconte (le chauffeur du général), Thierry Lhermitte (le buveur d'alcool de chiendent), Patrice Minet (un employé de bureau), Miou-Miou

(la jeune femme au lit), Jean-Pierre Moulin (le lieutenant), Guy Naigeon (le dessinateur aux craies), David Pascal (le vendeur de journaux à Wall Street), Paul Pavel (un ouvrier), Marie Pillet (la cliente de l'épicerie), Daniel Prévost (?) (le cycliste apostrophant la vieille dame), Maud Rayer (la jeune femme à l'aéroport), Jacques Robiolles (l'amoureux aux ongles peints), Susan Shapiro (la passagère du taxi à Wall Street), Jean-Paul Tribout (l'amoureux scientifique), François Valleix (un passant), Georges Wolinski (un conspirateur), Véronique Alain, Jacques Bondoux, Annie Boudard, Antoine Carillon, Maurice Coussonneau (?), Martine Damour, Christine Dejoux, Jean-Pierre Delage, Germaine Dubreuil [= Charlotte Dubreuil], Marie-France Dusorbier, Philippe de France, René François, Patrick Girard, Jean-François Goyet, François Guillaume (?), Hervé Jolly, Henri Leconte, Michel Lévêque, Claude Makowski, René Marjac, Dominique Masson, Gérard Melki [= Lucien Melki ?], Alain Scoff, Jean-Pierre Sentier, Philippe Stark, Delfeil de Ton, Dominique Toussaint, Frédéric Tuten, Christine Van de Putte, Jean-Claude Vandeville.

« On arrête tout, on réfléchit, et c'est pas triste », annonce l'affiche : l'An 01 est né, un beau jour, comme un accident prévisible, lorsque des personnes, de plus en plus nombreuses, ont commencé à prendre le temps – ou simplement la peine – de penser par elles-mêmes. S'ensuit aussitôt une réorganisation générale du travail : des ouvriers remettent en cause la société de consommation, contestent le productivisme pour le productivisme et délaissent l'usine, jugée (et pour cause) aliénante. Les gens se mettent à échanger leurs identités, à marcher pieds nus dans l'herbe, à prêter attention aux chanteurs des rues, les amoureux se parlent pendant l'acte sexuel, les gradés écoutent les avis des simples trouffions, les conspirateurs conspirent en clopant dans des lieux publics (heureuse époque...), les bourgeois ouvrent en souriant leur porte aux cambrioleurs auxquels ils offrent le café, et tous jettent à qui mieux mieux les clefs de leur domicile, symbole de propriété, par les fenêtres. En haut lieu, on s'agite : tandis que le mouvement, parti de France, gagne

successivement l'Amérique du Nord et l'Afrique noire, les gouvernements s'affolent et les hommes d'affaires, terrorisés par la perspective d'une crise à l'échelle planétaire, se suicident en un ballet ininterrompu. Rien ne semble vouloir arrêter la marche de l'An 01, et lorsqu'il arrive aux ex-travailleurs de se remettre au travail (ou de faire semblant de, ce qui revient au même), c'est davantage par nostalgie d'une époque révolue que par nécessité. C'est qu'il est beaucoup plus agréable – qui osera jamais prétendre le contraire ? – de boire de l'alcool de chientend distillé maison et de faire de la bicyclette sur les routes de campagne que se fusiller les yeux et la santé au bureau... Près de quatre décennies plus tard, à l'heure où il est plus que jamais question de liquider l'encombrant héritage de Mai 68, que reste-t-il – hélas - de cette belle utopie ? CQFD.

Premier long métrage de Jacques Doillon (1944-), auteur-réalisateur, l'année précédente, d'un court intitulé *On ne se dit pas tout entre époux* (1970), interprété par René Marjac & Natalie Perrey. Premières apparitions au cinéma des comédien(ne)s Véronique Alain, Josiane Balasko, Christine Dejoux, Gérard Jugnot, Martin Lamotte, Thierry Lhermitte, Gérard Melki [= Lucien Melki] & Patrice Minet.

02. AN 40, l' *

1940. France. PR & RÉ : Fernand Rivers. SC & DIAL : Yves Mirande. IM : Willy [= Willy Faktorovitch] (N&B). SON : Marcel Lavoignat. MONT : Raymond Leboursier. PR : Les Films Fernand Rivers. DÉB : 21/10/1940. PP (Marseille) : 31/01/1941.

AVEC : Cécile Sorel (Mme Raffut), Jules Berry (Stanislas), Josseline Gaël (Lucie), André Alerme (M. Garnier), Simone Berriau (Mme Raffut), Félicien Tramel (Félix Raffut), Marcelle Praise (la dame sourde), Michèle Olivier (Yvonne), Rivers Cadet (Joseph), Jacques Erwin (Jacques), Fernand Charpin [?].

M. et Mme Raffut, justement inquiets pour le mobilier de leur château périgourdin, s'arrangent pour expédier en Bretagne les meubles en question. Jetés par les événements sur les routes de l'exode, des réfugiés entrent à leur tour dans la danse et la panne survenue au camion transportant tout ce petit monde, s'avère finalement providentielle.

Le film, qui semble n'avoir été commercialisé qu'à Marseille, a été interdit par la censure au lendemain de sa sortie. Il est aujourd'hui considéré comme entièrement perdu. Les seuls résumés, très succincts, que l'on possède, notamment celui fourni par Jacques Siclier dans l'ouvrage *La France de Pétain et son cinéma*, ont pu être grâce aux indications fournies par Paul Olivier dans le numéro 2 des Cahiers du Film (01/02/1941) et les souvenirs écrits du réalisateur Fernand Rivers (*Cinquante Ans chez les fous*, Éditions Georges Girard, Paris, 1945).

03. ANASTASIA

1956. États-Unis. PR : Buddy Adler. RÉ : Anatole Litvak. SC : Arthur Laurents, d'après l'adaptation tirée par Guy Bolton¹ de la pièce de Marcelle Maurette *Anastasia*. DIAL « ASSISTANT » : Paul Dickson. IM : Jack Hildyard (BSC) (De Luxe – CinemaScope). CAD : Peter Newbrook. SON : Gerry Turner & Harry M. Leonard (Westrex Recording System). MUS : Alfred Newman. ARR MUS : Michel Michelet. DIR ORCH : Edward B. Powell. ARR MUS : Michel Michelet (pour les airs russes). MONT : Bert Bates. DÉC : Andrei Andrejew [= André Andrejew] & Bill Andrews. ENS : Andrew Low. COST : René Hubert. MAQ : Dave Aylott. COIF : Johnnie Johnson. ASS RÉ : Gerry O'Hara. PR & DIST : 20th Century Fox. PP (États-Unis) : 13/12/1956 (New York). PP (France) : 27/02/1957 (Paris). DUR ORIG : 105 mn. Titre américain : *Anastasia*.

1. La pièce *Anastasia* avait précédemment triomphé à Broadway.

AVEC : Ingrid Bergman (Anna Koreff, alias Mrs. Anderson/Anastasia Nicolaïevna), Yul Brynner (le général Sergueï Pavlovitch Bounine), Helen Hayes (la Tsarine douairière Maria Féodorovna), Akim Tamiroff (Boris Andréïevitch Tchernov, ex-banquier de Saint-Pétersbourg), Martita Hunt (la baronne Elena von Livenbaum), Felix Aylmer (Ivan Vassiliévitch), Sacha Pitoëff (Piotr Ivanovich Pétrovne), Ivan Desny (le prince Paul von Haraldberg), Natalie Schafer (Irina Lissenskaïa), Grégoire Gromoff (le comte Stepan Beriesoff), Karel Stepanek (Mikhail Vlados, le journaliste), Ina De La Haye (Maroussia), Katherine Kath (Maxime, la poule au restaurant), Alexis Bobrinskoy (Bechmetieff), Marguerite Brennan (Marguerite), Paula Catton (Jean), Allan Cuthbertson (le blond), Maroussia Dimitrevitch (la chanteuse tzigane), Edward Forsyth (le valet de pied), Hy Hazell (la blonde), Tutte Lemkow (un danseur Kasbek), André Mikhelson (le vieil homme), Polycarpe Pavloff (le comte Schischkin), Eric Pohlmann (Von Drivnitz), Olaf Pooley (Zhadanov), Peter Sallis (Grischa), Tamara Shayne (Xenia), Anatole Smirnoff (un danseur Kasbek), Olga Valéry (la comtesse Baranova), Henri Vidon (le prince Bolkonoski), Stanley Zevic (Vassili), Paul Bildt.

PALMARÈS : Oscar 1957 de la Meilleure Actrice & Golden Globe 1957 de la Meilleure Actrice dans un film dramatique. Nomination (non transformée) d'Alfred Newman à l'Oscar 1957 de la Meilleure Musique de film.

Paris, 1928. Trois Russes blancs, Bounine, Pétrovne et Tchernov décident de faire passer une jeune femme aussi désespérément pauvre que psychologiquement perturbée, Anna Koreff, pour la grande-duchesse Anastasia, supposée avoir échappé – par miracle – à la fusillade d'Ékatérinenbourg qui vit périr en quelques minutes ses parents, son jeune frère et ses trois sœurs. Faisant l'objet de briefings incessants, Anna donne par moments le sentiment à ses « commanditaires » qu'elle se prend réellement pour la grande-duchesse disparue, ce qui n'est pas sans plonger Bounine et ses camarades dans

des abîmes de perplexité. Une première présentation non-officielle à la communauté en exil des Russes blancs de Paris se solde par une semi-réussite, la Tsarine douairière, Maria Féodorovna ayant clairement fait savoir son refus de rencontrer de cette énième petite-fille rescapée d'Ékatérinenbourg que l'on entend lui présenter. D'autant plus décidé à frapper un grand coup qu'Anna-Anastasia a fini par rallier à sa cause quelques-uns de ses détracteurs les plus farouchement hostiles, Bounine décide de l'emmener à Copenhague où séjourne la Tsarine douairière. Sur place, il sait pouvoir bénéficier de la complicité bienveillante de la dame de compagnie de cette dernière, l'excentrique baronne von Livenbaum. Peu après, il se découvre un nouvel allié de poids en la personne du cousin de la véritable Anastasia, le prince Paul. Présenté, ou plutôt re-présenté à sa parente, le neveu de la Tsarine douairière devient du jour au lendemain son chevalier servant et son meilleur intercesseur auprès de la souveraine en exil. Et la rencontre entre grand-mère et petite-fille finit par se produire, qui à l'exact opposé du supplice du pal, commence mal et s'achève au mieux : alors que l'entrevue tournait au désastre, un infime détail, révélateur de l'émotivité notoire de la véritable Anastasia, convainc la méfiante vieille dame que celle qu'on lui a présentée comme Mrs. Anderson est bel et bien sa petite-fille réchappée de l'horreur rouge. Désormais reconnue comme l'unique survivante des enfants de Nicolas II, Anna-Anastasia affronte la presse avec brio, tout en se préparant au grand soir... qui verra son aïeule la présenter officiellement à ce que la communauté russe en exil compte de personnalités les plus prestigieuses. Mais à quelques heures de l'événement tant attendu, une entrevue avec la Tsarine convainc la jeune femme qu'Anastasia ou pas, elle n'est pas faite pour le destin qu'on lui a préparé : il n'y a que les sots qui vivent dans le souvenir du passé, et l'avenir appartient à ceux qui regardent droit devant eux. Ainsi « libérée » par sa grand-mère des obligations censées découler de son nouveau rang, Anna-Anastasia file à l'anglaise en compagnie de Bounine, tandis que la vieille et compatissante Tsarine douairière, enchantée d'avoir pour la première fois de sa longue existence, dérogé à la sacro-sainte raison d'Etat, ouvre brillamment le bal en compagnie du fiancé éconduit.

Première incursion dans une coproduction internationale majoritairement américaine de la comédienne d'origine ukrainienne Olga Valéry (Olga Timtchenko, 1903-2002), que suivront d'autres apparitions & rôles remarquables dans *Ariane/Love in the Afternoon* (Billy Wilder, 1956), *Le Grand-Duc et l'Héritière/Love Is a Ball* (David Swift) ou *Comment voler un million de milliards/How to Steal a Million* (William Wyler, 1965).

04. ANATOLE CHÉRI ! *

1951. France. PR : Paul Robin. RÉ : Claude Heymann. SC, AD & DIAL : Jean Halain & Dubout, d'après une idée et des personnages de Dubout. IM : Raymond Agnel (N&B). PH PL : Francis Lamy. SON : ?. MUS : Vincent Scotto. MONT : Martge Poncin. COST : Jean Kirsch. MAQ : Serge Groffe. ASS RÉ : Claude Pinoteau. SCR : Simone Pêche. RÉG GÉN : Marc Hélin. DIR PR : Claude Dolbert. PR : UEC (Union Européenne Cinématographique). DIST : UPF. DÉB : 29/08/1951. FIN : 22/09/1951. PP : 28/04/1954. DUR : 62 mn.

AVEC : Alice Field (Tante Caroline), Paul Demange (Anatole), Jim Gérald (Germaine, dite Fifi), l'épouse d'Anatole, Fernand Gilbert (Sparadra), Christine Carère, René Hell (le médecin), Jacqueline Noëlle (Lolotte), Mériel, Pierre Gallon, Lina Roxa, Denise Kerny, Géo Sauval [= Georges Sauval], Josette Bertal, Max Dalban, Marcelle Féry, Jacqueline Laurence, la championne de natation Anne-Marie Mersen, Alain Raffaël, Jean-Marc Tennberg (?).

Anatole, Madame (interprétée par un artiste de sexe masculin) et les enfants de rendent en villégiature à Deauville, en compagnie de Tante Caroline dont ils convoitent l'héritage. Ils ne sont pas les seuls : le truand Sparadra guigne le magot de la vieillissante parente, de même qu'un médecin du cru. Une petite femme délurée, Lolotte, ayant reconnu en Sparadra un ancien séducteur, décide de se venger et de le dénoncer à la police, se servant pour ce faire d'Anatole.

Finalement, ils prendront ensemble la clef des champs, abandonnant d'un seul et même mouvement, Mme Anatole, sa progéniture et Tante Caroline, plus effervescente que jamais et venant de découvrir, bien que ruinée, l'amour sur le tard.

La « suite » de *La Rue sans loi*, de Marcel Dubout & Léon Mathot (1950), Paul Demange reprenant le rôle d'Anatole, tandis que Jim Gérald et Fernand Gilbert (présent dans le précédent opus, mais dans un rôle différent) succèdent à Max Dalban et André Gabriello dans les rôles respectifs de Mme Anatole et de Sparadra. Dernier rôle important, au grand écran, d'Alice Field (Alice Fille, 1903-1969), qui poursuivra par la suite l'essentiel de son activité sur les planches, ne reprendra le chemin des studios qu'en 1964 (*Moi et les hommes de 40 ans*) et ne sera plus distribuée, au cinéma, que dans des emplois modestes.

05. ANATOMIE D'UN RAPPORT *

1975. France. PR : Luc Moullet. RÉ : Luc Moullet & Antonietta Pizzorno. IM : Michel Fournier (N&B – 16 mm). SON : Patrick Frederich. MONT : Geneviève Dufour. DÉB : juin 1975. FIN : juillet 1975. COÛT : 71.000 FF. DUR : 82 mn. VISA : 44.683. PP : 29/09/1975 (Noctambules).

AVEC : Luc Moullet (le cinéaste), Christine Hébert [= Marie-Christine Questerbert] (l'enseignante), Antonietta Pizzorno (Antoinette, la réalisatrice du porno).

Un cinéaste en proie à de nombreuses difficultés professionnelles et une enseignante ne s'épanouissant pas spécialement beaucoup dans l'exercice de son métier, ont des relations sexuelles régulières depuis trois ans. Si lui est satisfait, elle l'est nettement moins. Suite à l'analyse théorique de leur rapport, la femme propose à l'homme de faire tourner un porno sur leur relation un peu compliquée. Émoustillé, l'homme accepte. Dont acte et fausse fin. En guise de rappel, les deux protagonistes se livrent avec la réalisatrice du film dans le film à une

*nouvelle discussion, à trois cette fois,
prolongeant l'analyse du rapport.*

06. ANCIENS DE SAINT-LOUP, les

1950. France. PR : Jacques Roitfeld. RÉ : Georges Lampin. SC & AD : Pierre Véry & Georges Lampin, d'après le roman éponyme de Pierre Véry. DIAL : Pierre Véry. IM : Louis Page (ASC) (N&B). CAD : André Dumaitre. ASS OP : Jacques Duhamel & Marc Champion. PH PL : Raymond Bègue. SON : Paul Boistelle, assisté d'Alain Philippe (Western Electric). MUS : Georges Van Parys. ÉD MUS : Éditions Transatlantiques. MONT : Monique Kirsanoff. DÉC : Robert Clavel, assisté d'André Bakst & Jean Forestier. MAQ : Serge Gléboff & Odette Carouge. ASS RÉ : Vladimir Roitfeld (1^{er}) & Michel Mombailly (2^{ème}). SCR : Suzanne Durrenberger. RÉG GÉN : Jean Mottet. RÉG ENS : Guy Maugin. DIR PR : Constantin Geftman. PR : Les Productions Jacques Roitfeld. DIST : Société des Films Sirius. STU : Paris-Studios-Cinéma à Billancourt. TIR : Laboratoires LTC. TRUQ : Lax. DÉB : 01/03/1950. FIN : 10/05/1950. PP : 08/09/1950. DUR : 90 mn.

AVEC : François Périer (Charles Merlin), Bernard Blier (Jean Laclaux), Serge Reggiani (l'abbé Paul Forestier), Odile Versois (Catherine Jacquelin, la nièce du directeur), Monique Mélinand (Hélène Laclaux), Pierre Larquey (M. Jacquelin, le directeur du collège), Charles Vissières (Rossignol, le portier du collège), Gabriel Gobin (Georges Subileau, le cultivateur), Raphaël Patorni (Fourcade, le secrétaire de Jean Laclaux), Maurice Régamey (Marcel Raboisson, l'aveugle), Pierre Mondy (le marquis de Puy-Tirejol), Johnny Chambot (le petit Émile), Paméla Willde (Barbara, l'Américaine), Michel André (Caille), Jean Sylvère (Abadie, le fleuriste), René Berthier (Me La Hulotte, l'avocat), Serge Grave (Le Guellec), Jacques Denoël (Espérandieu, le pharmacien), Robert Pouget (Maréchal, l'employé de banque), Sophie Leclair

(Janine Langlois, la mariée), Georgette Anys (la grosse voyageuse), Germaine Stainval (la femme de ménage), Christian Simon (le petit Ernest), Jacky Gencel (le petit Félix), Lucien Frégis (l'inspecteur Froment), Lucien Guervil (Aoutin, le quincailleur), Marcel Loche (le contrôleur), Albert Malbert (un villageois), Émile Riandrys (un ouvrier), Jean Berton (un surveillant du collège), Serge Lecointe (un enfant à la messe), Jacky Blanchot, Georges Demas & Jacques Mauclair (des inspecteurs), Rémy Clari, Robert Doncer, Dominique Marcas (?), Bernard Noël (?), Marcel Rouzé (?).

Générique artistique établi par Armel de Lorme & complété par Jean-Pierre Pecqueriaux.

Les élèves partis en vacances d'été, débarque, à l'invitation du vieux directeur du collège de Saint-Loup, une demi-douzaine d'anciens pensionnaires conviés en souvenir du bon vieux temps. Parmi eux, le sympathique Charles Merlin, l'abbé Forestier, venu accompagné d'un jeune voleur à l'étalage tout juste recueilli, et le banquier Jean Laclaux, dont tout le monde ignore encore qu'il est en banqueroute depuis la veille au soir. L'euphorie des retrouvailles passée, le directeur improvise pour les nouveaux arrivants une visite des lieux, profitant de la consternation générale devant l'état du bâtiment, pour dévoiler les véritables motifs de son invitation : c'est qu'il compte sur eux tous, et principalement sur Laclaux, pour sauver le collège qui, faute d'argent frais, ne pourra pas rouvrir ses portes à la rentrée. Le banquier, peu soucieux de révéler sa ruine récente à ses anciens camarades, laisse froidement entendre qu'il n'a aucunement l'intention de parler gros sous dans l'immédiat. Devant son incompréhensible désistement, les autres anciens élèves, s'étant concertés à son insu, estiment pouvoir rapidement réunir un quart de la somme – deux millions de francs – nécessaire, et partant solliciter le prêt officiel des trois quarts manquants à la banque Laclaux. Poussé dans ses retranchements, le banquier se voit contraint, à la consternation générale, de révéler sa récente faillite. À peine la mauvaise nouvelle digérée, le gamin ramené au collège par l'abbé Forestier découvre dans une grange attenante

au collège le cadavre de Catherine, la nièce du directeur. Cette dernière était venue à Saint-Loup sur l'initiative de son oncle, qui comptait sur elle pour convaincre Laclaux (qu'il savait être son amant), en cas de refus de sa part d'avancer les fonds nécessaires à la rénovation des lieux. La mort par strangulation de la jeune femme achève d'ébranler le fragile équilibre du groupe, et Merlin, qui était sincèrement épris de la morte, en viendrait presque aux mains avec Laclaux qu'il accuse de lui avoir volé la femme de sa vie à grands renforts de millions. Le vieux directeur, faute de pouvoir sauver le collège, aimerait au moins faire quelque chose en faveur des amitiés compromises, et demande à l'abbé Forestier, auquel il a également confessé le vol de l'argent se trouvant dans le sac de sa nièce, d'intervenir en ce sens. C'est alors que l'inspecteur de police détaché en catastrophe à Saint-Loup par le commissariat de Fontainebleau reçoit une communication de ses supérieurs : l'assassin de Catherine vient de se dénoncer, qui n'est autre qu'Hélène, l'épouse du banquier. Profondément éprise de son mari, c'est la seule jalousie qui l'a poussée au crime. La vérité connue, les anciens de Saint-Loup n'ont plus qu'à repartir vers leurs existences respectives. Le collège ne sera probablement pas sauvé et son directeur, gravement affecté par les événements récents, ne vivra pas assez longtemps pour assister à la fermeture du lieu. Pourtant, grâce à l'abbé Forestier, le vieil homme aura la joie de voir débarquer une dernière fois une procession chantante d'enfants devant l'établissement menaçant ruine. Les ultimes devoirs rendus au brave directeur, les derniers à quitter les lieux seront Laclaux, Merlin et l'abbé, ce dernier ravi d'avoir pu, in extremis, réconcilier les deux autres.

07. ANDALOUSIE

1950. France. PR DÉL : Édouard Harispuru (CCFC). PR ASS : Mario Bruitte & Albert Dodrumez (UDIF). RÉ : Robert Vernay. SC & AD : Jean-Pierre Feydeau & Robert Vernay, d'après l'opérette éponyme de Francis Lopez (musique), Albert Willemetz & Raymond Vincy (livret). DIAL : Jean-Pierre Feydeau. IM : André Thomas

(Gevacolor). CAD : Jacques Ripouroux. PH PL : Roger Poutrel. SON : Antoine Petitjean (Système Western Electric, de la société SIMO). MUS : Francis Lopez. DIR MUS : Jacques-Henry Rys. ÉD MUS : Éditions Royalty-Paris. MONT : Marthe Poncin. DÉC : Guy de Gastyne. COST : Victor Noëppel. MAQ : Roger Chanteau. ASS RÉ : Pierre Gautherin. SCR : Suzanne Durrenberger. RÉG GÉN : Tonio Suné. DIR PR : François Harispuru. PR : CCFC & UDIF (Paris), CEA (Madrid). STU : Studios de Boulogne. EXT : Séville (Espagne). TIR : Laboratoires Éclair. PP : 16/03/1951. VISA : 107-3743. Titre espagnol : *El sueño de Andalucía*.

AVEC : Luis Mariano (Juanito Vargas), Carmen Sevilla (Dolorès Ribéra, dite Estrellita), Arlette Poirier (Fanny Miller), Per(r)ette Souplex (Pilar, la serveuse), Liliane Bert (Greta, l'habilleuse de Fanny Miller), Andrée Moreau (Doña Angustias Ribéra, la mère de Dolorès), José Niéto (Vicente, le guitariste), Enrique Guitart (Don Rodriguez Valiente, l'Excellence), Fernando Sancho, Alexandre Rignault (Pancho, l'ordonnance de Don Rodriguez Valiente), Robert Arnoux (Schnell, l'imprésario de Fanny Miller), Noël Roquevert (Ricardo Garcia, l'imprésario taurin), Maurice Baquet (Pepe, le rémouleur), Léon Berton (le secrétaire du commissariat), Janine Zorelli (la chiromancienne), Jacques Berton [= Jean Berton] (le commissaire), Daniel Mendaille (le médecin), Yvonne Yma (l'habilleuse du théâtre), Paul Demange (le régisseur du théâtre), Roseline Prince (Chiquita, une serveuse), Marujita Díaz (une chanteuse du chœur), Henri Coutet (le capitaine, *n'apparaît pas dans les copies actuellement visibles*), Amunarriz, Jacques Borel, Charles Cadex, Renée Couture, Pierre Flourens, Lucien Guervil, Carolina Jimenez, Candida Losada, Mejoto-Benideus, R. Monje, Manolo Morano, Mireille Ozy, Rosario Rojo, Luisa Sala.

Version espagnole : *El sueño de Andalucía*, de Luis Lucia, avec les mêmes interprètes.

Juanito, fringant Sévillan et authentique bourreau des cœurs, est épris de Dolorès, une ravissante flamenca, pour laquelle il se dit prêt à renoncer à l'autre amour de sa vie : la tauromachie. Pourtant, la mère de sa bien-aimée lui ayant refusé la main de la jeune femme, il accepte, à l'issue d'une corrida, la proposition que lui fait un imprésario taurin, Ricardo García, d'aller toréer pour un an en Amérique Latine. Tandis qu'il lui promet de faire fortune outre-Atlantique afin de devenir un prétendant acceptable aux yeux de la sévère Doña Angustias, Dolorès lui fait le serment double d'attendre patiemment son retour et de renoncer à la danse pendant tout le temps que durera son absence. Et Juanito de s'embarquer pour le Nouveau Continent, flanqué de son meilleur ami, le rémouleur Pepe, qui lui-même a quitté pour le suivre celle pour qui il se meurt d'amour, la serveuse d'auberge Pilar. Le mérite n'est d'ailleurs pas si grand : il doit attendre encore un an le moment de célébrer au clair de lune la cérémonie propiatoire supposée lui apporter l'amour de sa coquette « fiancée ». Le succès sud-américain de Juanito est immédiat, mais les choses se compliquent lorsqu'un politicien local influent, Don Rodríguez, menacé par un coup d'État, lui confie le soin de veiller sur sa maîtresse du moment, la capricieuse vedette de music-hall Fanny Miller. La belle Autrichienne, peu farouche par nature, et à laquelle le Vieux Continent manque cruellement, n'est pas longue à s'offrir au fringant matador, dès lors tirailé entre les appâts de l'entreprenante théâtreuse, amoureuse pour la première fois de sa jeune existence, et le souvenir persistant de la fiancée laissée en Andalousie. Tandis que Juanito lutte comme il peut contre la tentation, Pepe, bien que toujours épris de sa Pilar, se laisse aller à conter fleurette à Greta, la fidèle habilleuse de Fanny, ce qui n'est pas sans provoquer les pires situations vaudevillesques. Aussi jalouse que sincère, la belle vedette parvient à intercepter la correspondance échangée des deux côtés de l'Atlantique par Juanito et Dolorès. Cette dernière refusant de se croire abandonnée, son professeur, Vicente, qui refuse de la voir gâcher son avenir artistique, lui met sous les yeux des coupures de presse reçues relatant les amours supposées de Juanito et Fanny Miller. Laquelle, apprenant de son côté que Juanito est sur le

point de retourner en Andalousie, s'arrange que pour son imprésario lui organise une tournée... dans le Sud de l'Espagne. L'amour-propre aidant, le matador ne craint pas de s'afficher avec la comédienne, tandis que Dolorès, persuadée que Juanito ne l'aime plus, remporte sous ses yeux un triomphe dans son numéro de flamenco, avant d'accepter l'invitation à souper de... Don Rodríguez, lui aussi établi depuis peu en Espagne où la police le recherche activement, tout à fait désépris de la volage Fanny mais décidé plus que jamais à se venger du torero. Se laissant prendre à son propre jeu, il découvre en lui un penchant bien réel pour la jeune danseuse, mais rend rapidement les armes lorsqu'il comprend que celle-ci en aime un autre. Juanito, les ayant surpris au restaurant en plein tête-à-tête, refuse d'écouter leurs explications et rend, définitivement cette fois, sa parole à celle que tout Séville ne désigne plus désormais que sous le surnom d'Estrellita. Pour ce qui est de Pepe, en revanche, son stratagème vis-à-vis de Pilar a fini par payer : c'est Greta qui a bu, par erreur, le filtre d'amour destiné à la jeune serveuse, mais le désastre s'est avéré tel que l'ancien rémouleur a – enfin – trouvé le courage de dire à sa bien-aimée les mots qu'elle attendait de lui depuis un an. Le lendemain, après une dernière invocation (chantée, forcément) à la Madone, Juanito dispute une importante corrida dans les arènes de Séville, en présence des divers protagonistes de cette (laborieuse) aventure. Mais, ayant perdu le goût de vivre en même temps que l'amour de Dolorès, il va au combat comme on se suicide et se fait rapidement encorner. Transporté à l'infirmerie, parfaitement sonné mais indemne, il y reçoit tour à tour la visite de Fanny dont Don Rodríguez vient d'ouvrir les yeux. Repentante, elle avoue à Juanito le vol des lettres d'amour échangées par lui et Dolorès durant leur séparation, avant de céder de bonne grâce la place à sa jeune rivale. Fanny se consolera en retournant en Amérique Latine en compagnie de Don Rodríguez, ce le plus légalement du monde et avec tous les honneurs dus à leur rang : si la police espagnole recherchait ce dernier, ce n'était pas pour l'arrêter mais pour lui annoncer qu'une Révolution récemment survenue dans son pays venait de le porter au pouvoir. Avec la réunion sans adieux de Greta et de Pancho, l'ordonnance de Don Rodríguez, d'une part, de

*Pepe et de Pilar de l'autre, l'Amour aura
décidément marqué un carton plein, le seul gros
perdant dans l'affaire s'avérant le taureau
affronté par Juanito. Promptement estoqué, il
sera dûment traîné dans l'arène tandis que le
torero victorieux recevra les vivas mêlés de
l'assistance et de sa bien-aimée. Brigitte Bardot
aurait probablement estimé le contraire
préférable.*

Première en date des trois opérettes filmées
tournées en France par le « couple » Luis
Mariano/Carmen Sevilla, que suivront
Violettes impériales (Richard Pottier, 1952) &
La Belle de Cadix (Raymond Bernard, 1953).
